

actualités

Edition

Sebastião Salgado Africa, l'ode au continent noir

La relation de Sebastião Salgado à l'Afrique est peut-être aussi forte que celle qui l'attache à son Brésil natal. C'est en Afrique que le jeune économiste découvre la réalité du tiers-monde au point de soudain vouloir la montrer plutôt que l'analyser. Le Sahel comme chemin de Damas est à l'origine d'un des parcours les plus denses et les mieux perçus du grand public. Plus amoureux du noir et blanc que réfractaire à la couleur, Salgado a imposé un style accessible à la beauté comme à la tragédie, au constat comme à l'espoir. *Africa*, somme d'images prises tout au long d'une carrière de plus de trente années apparaît en son beau livre comme une représentation empathique, parfois lyrique d'une partie essentielle du monde et comme l'évocation du destin interrogé de son humanité. Mêlant les genres comme les périodes, côtoyant la guerre comme il se laisse séduire dans la nature, Salgado publie ce livre-mémoire en même temps qu'il développe son action de citoyen du monde en faveur de l'environnement. Conversation avec un artiste qui, au concert d'apocalypse, préfère la vision positive d'une nouvelle chance qui ressemblerait à l'écho de la Genèse.

Q Cette édition transversale de votre travail en 2007 correspond-elle à l'importance du fonds d'images rassemblée pendant 30 ans ou bien répond-elle à un enjeu d'actualité?

Ce n'est pas particulièrement lié à l'actualité. L'Afrique est un continent qui compte énormément pour moi, il s'y passe tant de choses que c'est toujours le moment de faire un livre. Il y a eu cette opportunité avec Taschen qui voulait faire un livre de reportage avec moi, et nous voulions aussi faire quelque chose avec Mia Couto qui a écrit le texte.

Q L'image que vous donnez de l'Afrique est dans l'ensemble plutôt sombre. Avez-vous été confronté à un choix entre la beauté et le sordide entre la vie et la misère?

Je ne suis pas très d'accord avec ça. Dans ce livre, il y a de tout, la famine, la violence de la nature contre l'homme, la production, le travail, les récoltes, les mines, la déstabilisation d'un système de décolonisation, mais aussi les animaux, les paysages. Je n'ai pas choisi un certain type d'images, mais

ce que j'avais, ce que j'avais vu des événements pour des journaux ou pour des organisations humanitaires.

Q Pourquoi ce choix en couverture d'une photographie où l'homme apparaît si peu?

Nous avions trois propositions et j'avais la mienne. Il fallait choisir une photo qui passe un peu partout, qui ne soit pas trop centrée sur un des sujets abordés dans le livre. Celle-ci a été proposée par Lélia qui a fait la conception du livre, on l'a beaucoup aimée chez Taschen pour son intemporalité. Une couverture est toujours un compromis.

Q On note dans cet ensemble une incroyable homogénéité, qui n'est pas seulement due à votre fidélité au film argentique. Percevez-vous de l'intérieur une évolution dans votre manière de photographeur?

C'est drôle, les premières photos que j'ai faites dans ma vie, celles du Sahel en 1973, sont dans ce livre, il y a aussi des photos de mon dernier reportage. C'est vrai qu'il y a une unité. Il faut peut-être une

personne extérieure pour voir une différence, mais je pense qu'on photographie de la même façon pendant toute sa vie de photographeur.

Q Le parti pris de travailler en noir et blanc vous fait-il parfois regretter quelque chose que la couleur vous apporterait?

J'ai fait énormément de couleur à Gamma, chez Sigma et même encore à mes débuts à Magnum, j'ai travaillé pour beaucoup de magazines en couleur, même en Afrique. Mais j'ai abandonné la couleur parce que ce n'était pas mon créneau, je ne sentais pas bien les photos, à la différence du noir et blanc que je sens vraiment. A partir de 1986, quand j'ai abandonné définitive-

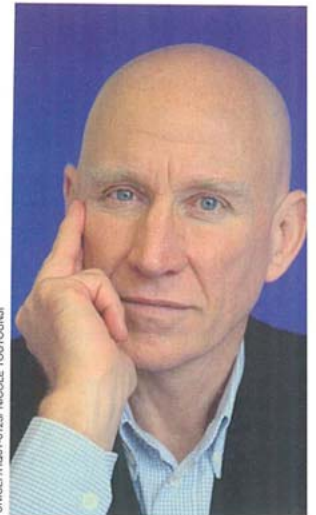
ment la couleur elle ne m'a jamais manqué même si je l'adore par ailleurs. J'ai dans ma collection des photos couleurs que j'échange avec des gens comme Miguel Rio Branco.

Q Avez-vous un moment songé au numérique?

Ce que je regrette, c'est que jusqu'à maintenant les fabricants n'ont pas vraiment produit un appareil digital noir et blanc, avec toutes les valeurs de gris dont on a besoin. On est capable aujourd'hui de le faire et il y a un marché pour ça. Depuis le 11 septembre, on souffre à chaque contrôle d'aéroport, les rayons X sont partout, aux Etats-Unis c'est une terreur, une bagarre permanente. Si j'avais cet appareil digital noir et blanc, je n'utiliserais que lui. Mais comme il n'y en a pas et qu'ils sont tous pour la couleur, je continue avec mes films.

Q Africa contient plusieurs séries de portraits réalisés dans des camps de réfugiés. Ces structures d'accueil sont-elles propices à la réalisation de telles images? Que ressentent ces adultes et ces enfants quand vous leur demandez de poser pour eux?

Chaque chapitre du livre comporte une série de portraits d'enfants. Quand on arrive dans un camp de réfugiés, on a toujours un nuage de gosses autour de soi. Une fois, j'ai fait un arrangement. Je leur ai dit "écoutez, je fais une photo

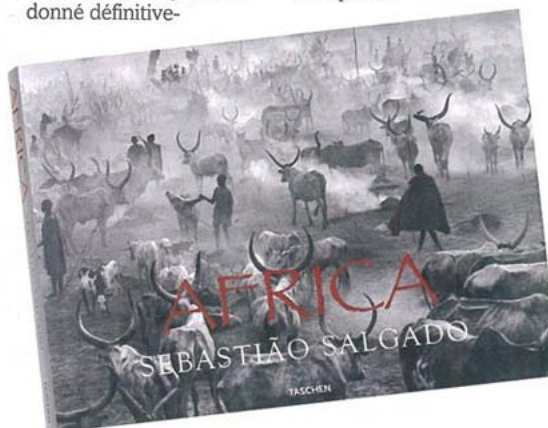


UNICEF/HOBI-0123/ NICOLE TOUTOUNI

de chacun de vous et après vous me laissez travailler". Ils étaient une cinquantaine, j'ai pris un Leica avec une optique macro et j'ai déclenché, sans faire semblant, en changeant les films. Quand j'ai vu ces photos en rentrant, j'ai découvert que pendant que les autres rigolaient à côté, les enfants s'assumaient devant l'objectif, comme si toute leur endurance,



Cratère du volcan Bisoke, parc de © Sebastião Salgado/Amazonas images



leur souffrance ressortaient dans une sorte de dignité. Et c'est pourquoi, en marge du livre *Exodes*, on a fait celui de portraits d'enfants.

Q On voit rarement de personnalités dans vos images. Y a-t-il un symbole particulier dans cette photo du Négus prise en 1974 quelques semaines avant sa destitution, un an avant son assassinat ?

L'Ethiopie est le seul pays africain qui n'a jamais été colonisé par personne. Quand les Italiens sont arrivés en Erythrée, et en Ethiopie, Haïlé Sélassié a levé la résistance. Je n'ai jamais publié cette photo, à l'époque tout le monde photographiait le Négus et personne ne voulait la photo du débutant que j'étais. C'est une image que j'aime bien, il y a ces rapports avec l'église coprite éthiopienne, tellement inféodée au pouvoir, les trois premiers dignitaires ont des expressions très intéressantes.

Q *Genesis* votre dernier travail, nous montrait une terre vierge magnifique. On retrouve certaines photographies dans ce livre. Pensez-vous que cette nature d'Afrique vendue en safaris organisés au Kenya soit réellement menacée ?

Je ne pense pas. Il y a aujourd'hui de grands territoires bien protégés, par exemple le Masai Mara qui était jusqu'en 1970 une réserve de chasse, personne n'y tue plus quoi que ce soit. On empêche les gens de tuer les animaux parce que les touristes des safaris viennent les voir. On interdit aussi de mettre le feu aux parcs parce que, sans les parcs, il n'y aurait plus de clients. On est en train de mettre en place une sorte d'écotourisme.

Q Quels changements percevez-vous entre l'Afrique que l'économiste Salgado découvrait en 1973 avec la sécheresse au Sahel

et celle du photographe qui lui dédie un livre en 2007 ?

Un parcours a été fait en Afrique en fonction de l'évolution de la planète. Quand je suis venu la première fois en 1973, l'aide se faisait par le biais de coopération ou par des associations comme le comité catholique contre la faim, des institutions qui avaient des projets à long terme, qui travaillaient en amont. Et puis la planète est devenue très "immédiatiste", très proche de l'actualité, et à partir d'un certain moment on est arrivé à l'aide d'urgence. Au lieu de travailler en amont on a travaillé en aval. Si les gens meurent de faim aujourd'hui, on monte des camps, on apporte l'assistance médicale et alimentaire, mais on ne se préoccupe plus de planter, de préserver l'environnement, de lutter contre l'avancée du désert.

Q Quel avenir votre constance à la photographie vous permet-elle de prévoir pour l'Afrique ?

J'ai une vision optimiste, parce qu'on observe des événements positifs. Prenez le Mozambique, après les accords de paix en 1993-94, c'est devenu un vrai pays en voie de développement. La Namibie, le Botswana se prennent en charge à leur façon. Je crois aussi que les gens qui arrivent au pouvoir, comme chez nous Sarkozy, sont des gens jeunes qui peuvent avoir une autre idée des investissements en Afrique. Je pense qu'on peut maintenant faire autre chose dans ce continent. Je ne suis pas sûr qu'on le fera mais il y a cette possibilité.

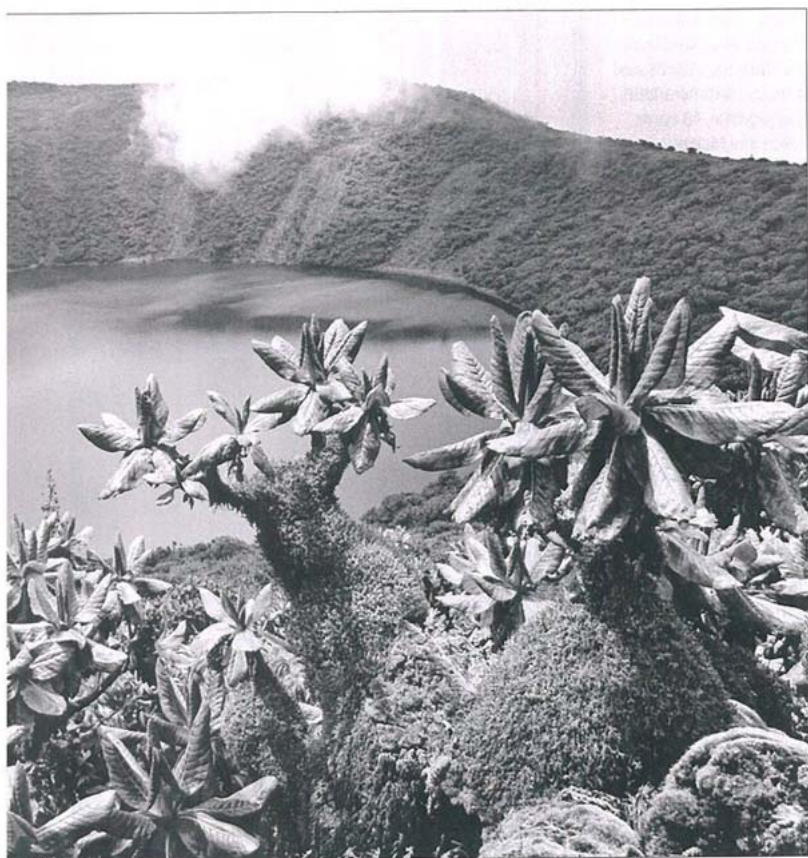
Q Pouvez-vous nous parler de votre futur grand projet ?

Je travaille sur *Genesis* depuis quatre ans et cela m'occupera encore quatre ans. L'homme n'a pas tout détruit, il y a en-

core 46% du globe qui se trouve dans l'état sauvage de *Genesis*, les grands déserts, les montagnes au-dessus de 3000, toute une partie de la forêt tropicale. Nous sommes encore ces hommes qui vivaient il y a 4 ou 5000 ans. Nous avons créé avec Arcelor et l'Unesco un programme éducatif lié aux photographies que je fais, libres de droits. Nous voulons montrer la face propre de la planète. Nous avons commencé au Brésil et nous l'étendons au monde entier. Je ne suis pas devenu un photographe environnemental, d'autres le sont plus que moi, mais je veux aider à conserver ce qui n'a pas été détruit, à récupérer une partie de ce qui l'a été.

Propos recueillis par Hervé Le Goff

Sebastião Salgado. *Africa*. Ouvrage conçu sous la direction de Léila Salgado. Texte de Mia Couto. 336 pages, 36x26 cm. Version trilingue anglais-allemand-français.



Virunga, frontière entre le Rwanda et la République démocratique du Congo, 2004.



Famine au Sahel, marche des femmes et des enfants dans le désert. Mali, 1985. © Sebastião Salgado/Amazonas images